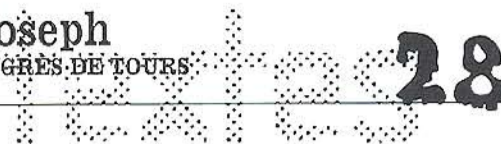


MÉMOIRE DISPONIBLE • Pierre Joseph

SUIVI DE LA RETRANSCRIPTION DE SON INTERVENTION AU CONGRÈS DE TOURS



LES PROTAGONISTES D'UN JEU VIDÉO possèdent de fait plusieurs vies. Ils évoluent à l'intérieur d'une histoire dont ils peuvent rejouer à plaisir les parties. J'aime penser que c'est la réalité toute entière qui se prête dorénavant à ce jeu.

L'actualité est conçue sur des supports ré-inscriptibles. Il y en a qui sont magnétiques comme les cassettes vidéos et d'autres qui sont digitaux pour tout ce qui touche à l'informatique.

La nature de ces mémoires suppose que l'information qui y est inscrite puisse être remise à jour, effacée, modifiée, toujours instable comme un matériau vivant. Rien n'est gravé qui ne puisse être effacé ou rejoué!

Les événements en général sont susceptibles d'être actualisés ou réactualisés un jour ou l'autre: le présent puise son inspiration d'une manière presque chaotique entre le passé et le futur et nous présente les mêmes questions, les mêmes situations sous un angle nouveau comme "quelqu'un de pas au courant".

Nous avons besoin d'une mémoire vive et courte pour évoluer dans l'actualité et la comprendre. Il faut être aussi fou qu'elle pour la suivre.

Comme le pilote d'un nouveau vaisseau, je trace un itinéraire qui s'efface automatiquement derrière moi. Je ne sais plus bien si mon cerveau est une ardoise magique ou un tableau d'école...

La réalité ne semble plus composée que des événements, des faits actuels, récents qui caractérisent ce que l'on appelle l'actualité.

Il est facile de les confondre.

Comme Robinson doute de la réalité du monde qui se trouve juste derrière la colline parce qu'il n'y a personne pour la regarder, nous doutons de l'existence d'un monde qui ne soit pas d'actualité. Chaque joueur de loto, chaque catastrophe, chaque caillou peut être appelé par elle et prendre réalité un jour à nos yeux.

Les quinze minutes de gloire prophétisées par Andy Warhol ne sont plus seulement réservées aux humains mais aussi au reste du monde organique et minéral. La lumière qui éclaire les choses n'est plus celle du soleil. En dehors de l'actualité il n'y a peut-être pas de réalité! L'histoire n'existe que dans la mesure où elle est appelée fréquemment par l'actualité.

Comme les palpitations des images d'un film nous donnent l'illusion du mouvement, la fréquence d'apparition d'un sujet à la lumière de l'actualité nous permet de croire à son existence durable.

En tant qu'artiste, on doit travailler avec cette dimension.

Nous devons pouvoir interagir avec l'actualité aussi sûrement que les générations précédentes assuraient avec un autre idéal une trace, une histoire, parfois une utopie.

Dans l'actualité on ne laisse pas de traces. On la laisse disponible pour les autres. Quand on cherche un travail ce n'est pas pour faire carrière mais pour manger. On ne s'inscrit plus de la même façon dans le temps et dans la société.

Le raccourcissement du temps de travail (chômage compris) nous pousse à relativiser notre contribution à l'histoire et à y laisser une empreinte. Les petits boulots, les contrats à durée déterminée, sont devenus un mode de vie dont on doit trouver le sens.

La précarité est devenue un enjeu dans la réalisation de notre propre identité. N'en déplaise à Nietzsche pour qui, je cite "un homme sans plan n'est pas un homme".

Là où l'Histoire est une dimension peu ludique pour le commun des mortels, réservée en général aux "grands", aux champions, l'actualité est ainsi faite que tout le monde semble malgré tout pouvoir y trouver un accès. Lumineux pour certains, timide pour d'autres, mais toujours temporaire.

C'est pourtant là "que ça se passe".

L'idée de performance indique toujours un avant et un après, comme celle des sportifs qui doivent inscrire des records. Le monde pouvait changer parce que des athlètes ont pu battre des records. Plus haut, plus loin, plus fort.

C'est cette idée que sous-tendent, à mon avis, les performances dans l'art des années 60/70, un acte éphémère, enregistré par un public, qui comme le battement d'ailes d'un papillon (l'éphémère est aussi le nom d'un papillon) devait sensiblement changer la face du monde dans une cascade de causes à effets.

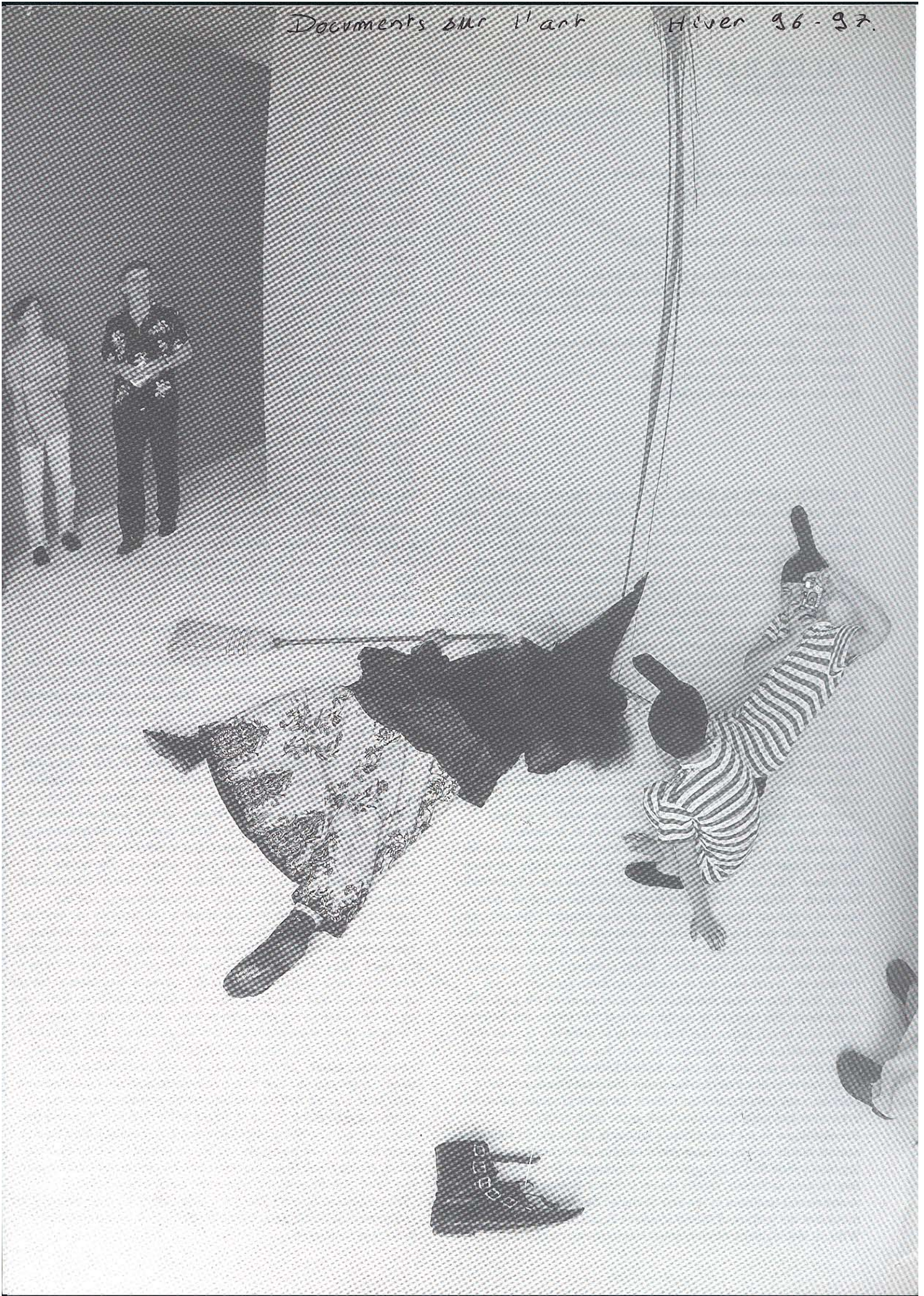
C'est alors un travail de reporter qui s'instruit autour de l'œuvre, une piste, fait de témoignages sonores, de photographies, de textes, de vidéos, la mise en place d'une histoire et pour certains d'un mythe (je pense à Chris Burden ou Christo, qui eux aussi pourraient figurer à leur manière dans le Guinness Book). Il n'y a pas réellement intérêt alors à réitérer une performance, qui appartient déjà au passé, sauf à vouloir ébranler le mythe ou prouver que l'on a pas vieilli. La performance a déjà opéré et elle s'est transformée en record, en œuvre d'art. A l'origine il y a un geste, éphémère peut-être, mais avec l'intention inavouée de lui donner un destin.

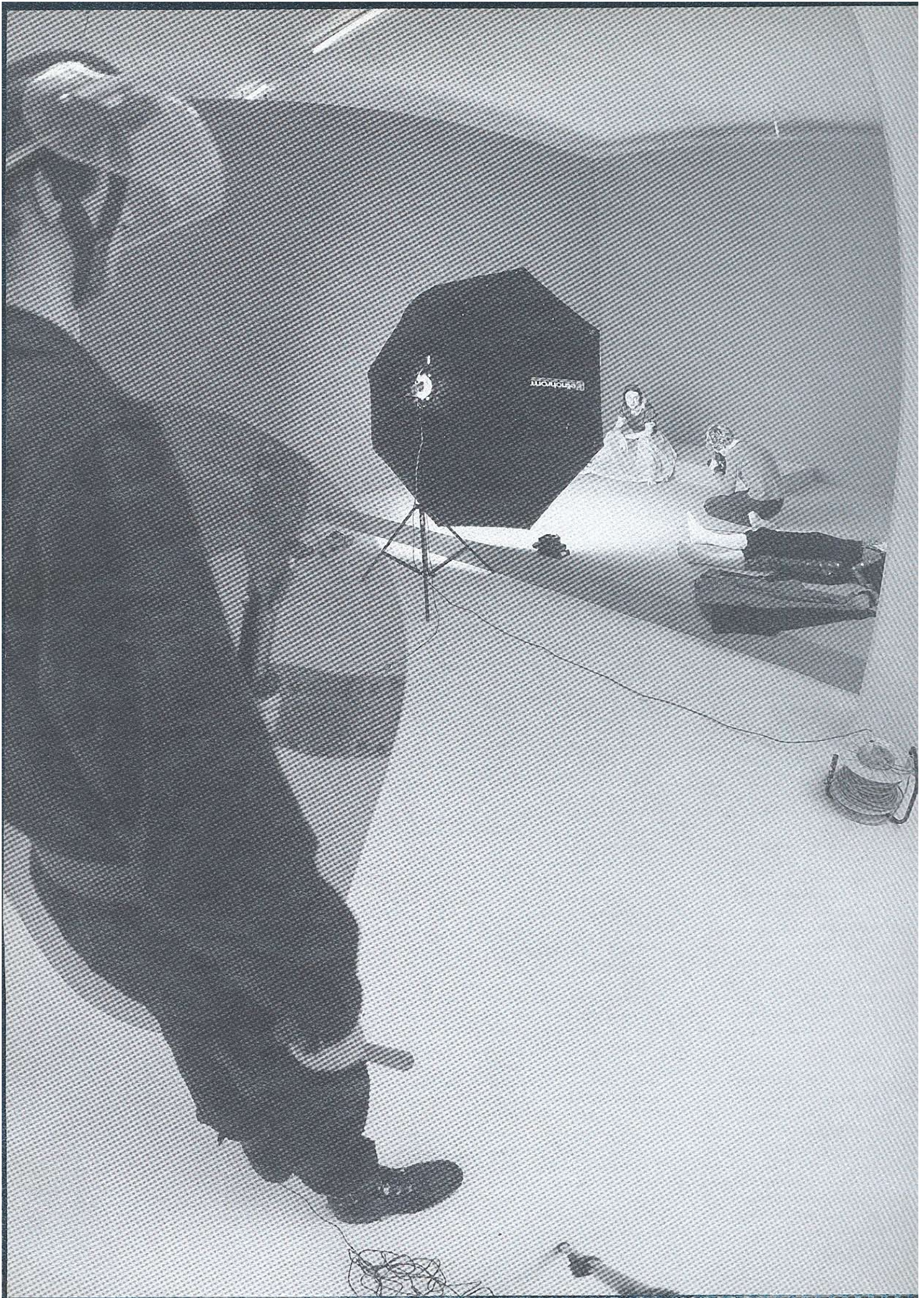
L'art qui nous retient aujourd'hui a peut-être plus à voir avec les sport "fun". Suivant l'auteur de "Génération glisse", je cite: "La glisse est l'essence du fun (0). Elle ne se conçoit qu'aux marges de la société et se présente comme une quête d'absolu. L'origine de cette notion doit être recherchée sur les plages californiennes à la fin des années 50. Là, des surfers se présentant comme des marginaux, des rebelles sociaux, créent pour la première fois un véritable "mode de vie sportif alternatif". Ils s'inspirent des écrivains de la beat génération et, en particulier de Jack Kerouac. "La glisse est une forme de contre-culture qui conteste et déstabilise les structures traditionnelles du sport". Ou encore: "Sauront-ils sentir que les règles du jeu ont changé peu à peu, que les anciennes ont disparu dans le sillage pour laisser la place à de nouvelles, d'un autre ordre", dit Bernard Moitessier, navigateur solitaire qui venait délibérément de décider de se laisser porter vers le Pacifique plutôt que de franchir en vainqueur, la ligne d'arrivée de la première course autour du monde. On le voit, ce qui compte, c'est d'accéder au "it", c'est-à-dire à sa propre vérité, selon des règles uniquement dictées par soi-même. Tant pis si cette expression généreuse des années Kerouac est devenue avec le temps, le leitmotiv de la marque de sportswear "Nike" – just do it. Ou plutôt tant mieux car l'économie n'est pas un monstre qui détruit automatiquement tout ce qu'il touche. La recherche de nouveaux spots, la course aux dépressions, qui génèrent des vagues toujours plus belles, ont rendu le surfeur nomade. L'auteur de "Génération glisse" continue: "Ils préfèrent partager émotions et sensations en participant à des manifestations festives plutôt qu'en se mesurant dans le cadre réglementé d'un banal championnat". Remplaçons championnat par exposition et on est plus très loin du sentiment actuel. Le fun se présente comme une morale du plaisir. Pour reprendre les termes d'une surfeuse adepte des grands rouleaux: "ça vaut toutes les thérapies du monde de vivre le présent". Il faut bien admettre que si pour certains la devise est "plus haut, plus vite, plus fort!", pour les plus nombreux "l'essentiel est de participer".

Dans une telle perspective, pourquoi vouloir intercaler une œuvre dans un processus historique alors qu'il est plus facile d'en jouir maintenant avec le plus grand nombre. Il faut donner "du mou" au présent et abandonner l'idée un peu illusoire de marquer de son empreinte la culture. On peut s'en imprégner, s'y couler et la laisser en aussi bonne forme qu'elle l'était. Considérer la culture non pas comme une somme de savoir, un patrimoine, mais comme l'exemple du possible. Une machine décontractée qui engendre la nouveauté juste pour le plaisir. À travers les personnages vivants que j'ai pu appeler ici ou là et qui constituent l'essentiel de mon travail jusqu'à aujourd'hui (je dis "appeler" plutôt que "fait apparaître" puisque ceux-ci finalement ne m'appartiennent pas: un cow-boy, une fée, la catwoman de Tim Burton...), c'est la nature d'un rapport physique entre le visiteur et le figurant que j'ai voulu tester.

Documents sur l'ant

Hiver 96-97.







VIDEO GAME CHARACTERS ACTUALLY HAVE SEVERAL LIVES. They develop within stories where they may re-enact the parts ad lib. I like to think that what is henceforward involved in this game is reality in its entirety.

News is conceived with media that can be used all over again. Some are magnetic, like videotapes; others, which includes everything to do with computers, are digital. The nature of these memories presupposes that the information recorded in them may be updated, deleted, and altered: it is invariably unstable and shifting, like any living matter. When a disk is cut it can always be wiped out or replayed!

Goings-on in general are likely to be updated and re-updated from one day to the next. The present draws its inspiration between past and future, in a way that is verging on the chaotic, and tosses us the same questions the same questions from a new angle, like "somebody not in the know". We need a short-term read/write memory if we are to grow within the topical moment and understand it. We need to be as crazy as it is to keep up with it. Like the pilot of a new vessel, I map out an itinerary which is automatically obliterated behind me. I no longer really know if my brain is a magic drawing-board or a blackboard...

Reality now seems to be made up merely of events – recent current events – which characterize what we call the news. It is easy to get them muddled up. Just as Robinson has doubts about the reality of the world lying over the hill, because there is nobody to look at it, we have doubts about the existence of a world which is not topical.

Every person playing the lottery, every catastrophe, and every pebble may be summoned by the news and one day become reality before our eyes. The fifteen minutes of fame prophesied by Andy Warhol are not earmarked just for human beings, but for the rest of the organic and mineral world as well. The light that illuminates things is not sunlight. Maybe there is no reality beyond the news!

History only exists in so much as it is frequently summoned up by the news. Just as the flickering pictures of a film give us the illusion of movement, the frequency with which a subject crops up in the news helps us to believe in its lasting existence. As artists, we must work with this dimension. We must be able to interact with the news as surely as previous generations provided a

trace, a story and sometimes a utopia, with another ideal in mind. In the news, no traces are left behind. It is left available for others. When we go looking for a job, it is not to carve out a career, but to eat. We are not part of time and society in the same way. Less time spent working (unemployment included) makes us relativize our contribution to history, and leave a footprint in it. Odd jobs and fixed short-term contracts have become a way of life whose sense we must find. Insecurity has become a challenge to the achievement of our own identity. Whether Nietzsche agrees or not – Nietzsche for whom (and I quote) "a man without a plan is not a man".

Where History is a not very playful dimension for ordinary mortals, and on the whole reserved for the "great" and for champions, the news is so made that everybody seems capable of finding access to it, in spite of everything. Radiant for some, withdrawn for others, but always temporary. Yet this is "where it's at".

The idea of performance invariably suggests a before and after, just like performances by athletes setting records. The world could change because athletes beat records. Higher, further, faster. It is this idea which, in my view, underpins art performances in the 1960s and 1970s – an ephemeral act, taken in by an audience, which, like the fluttering of an insect's wing (in taxonomy, the genus Ephemera = mayfly), was intended to perceptibly alter the face of the world in a cascade of cause and effect. So it is the job of a reporter obtaining information about the work, a track consisting of sounds, photographs, writings, videos, the establishment of a history and, for some, a myth (I am thinking of Chris Burden and Christo, who, in their own way, might also be included in the Guinness Book of Records). So there is not really much point in repeating a performance, which already belongs to the past, unless it is to shatter the myth or prove that you have not grown older. The performance has already done its work, and turned into a record, a work of art. At the outset there is a gesture, albeit ephemeral, but with the unavowed intention of giving it a destiny. The art which exercises us today has perhaps more to do with "fun" sports. Let me quote from the author of *Génération glisse* (*Slide Generation*): "Sliding is the essence of fun. It can only be understood on the fringes of society,

and comes across like a quest for the absolute. To get to the origins of this notion, we must go back to the beaches of California in the late 1950s.

There, for the first time, surfers calling themselves dropouts and social rebels created a real "alternative sporting life style". They drew their inspiration from Beat Generation writers, and from Jack Kerouac in particular. Sliding is a form of counter – culture which protests against and destabilizes traditional sporting structures".

And let me also quote Bernard Moitessier, the solo navigator who had just decided, quite intentionally, to let himself drift towards the Pacific rather than be the first to cross the finishing line of the first round – the – world race: "... will they be aware that the rules of play have gradually changed, that the old rules have gradually disappeared in their wake, making room for new rules, and another order?"

Clearly, what counts is access to "it", in other words to one's own truth, based on rules dictated solely by oneself. Too bad if that generous slogan from the Kerouac years has, with time, become the leitmotiv of the Nike sportswear brand – "Just do it". Or rather, great! Because the economy is not a monster which automatically destroys everything it touches.

Searching for new spots, and going after troughs which create ever more beautiful waves, has turned the surfer into a nomad. The author of *Slide Generation* goes on: "They prefer to share feelings and sensations by taking part in joyous meetings rather than by pitting themselves against some regimented commonplace championship". If we replace the word championship by exhibition, we come quite close to today's feeling. In the words of a female surfer whose thing is big breakers: "Living here and now is worth all the therapies in the world".

It must be said that while the motto for some is "higher, further, faster", for many other people "the crucial thing is to be involved". From this standpoint, why try and insert a work into an historical process, when it is easier to enjoy it now with the majority? The present needs "looseness", and we should drop the slightly illusory idea of making a mark on culture. We can steep ourselves in it, slip into it, and leave it in just as good shape as it was. Consider culture not as a sum of knowledge, or a heritage, but as an

example of the possible – a laid – back machine which begets novelty for the pure pleasure of it.

Through the living characters I have been able to call on here and there, and who are the essence of my work to date (I say "call on" rather than "bring on" because, in the end of the day, they do not belong to me: a cowboy, a fairy, Tim Burton's catwoman...), what I have tried to test is the nature of the physical relationship between the visitor and the walk-on. The pictures that I have managed to make of these characters are not there to attest solely to their past appearance; they are at once trace and project. As the project of something that has already been done, they represent what existed yesterday and what might be tomorrow. These photographs are, in a way, "memories of the present", to use Clément Rosset's phrase. The principle of works to be "reactivated" is to carry on as if they had never previously existed – as if it were the first time, over and over again.

Nowadays there are, indeed, artists who use performance, the way others use the invention of photography or the ready-made, and this is in full knowledge of the facts, and knowing that this will only be operational as a playful element, within a more global communication, and that there will be no side effects. The traces recorded, if there are any, will only be special effects recycled in the work itself.

There is no attempt to create a new world, just a desire to enjoy this world, by building footbridges

One gets the impression that it is less and less necessary to hang on to traces of works, and things that one has done here and there. It is as if there were an automatic backup programmed by the host institution, or else that, in any event, the recording of a past action is no longer of any use to us.

We do not need all these catalogues and all these photos. There are already far too many museums for artists to feel any need to keep records.

Maybe we should proceed without any police record, and without any curriculum vitae either. Like roadies and sliders. The fact is that somebody else will sooner or later see about reactivating your erstwhile proposal with all the ease of ingenuity. Updating it. The traces will become immaterial, like minds and waves that certain people will manage to



Les images que j'ai pu faire de ces personnages ne sont pas là pour attester seulement de leur apparition passée mais elle sont à la fois trace et projet. Le projet de quelque chose qui s'est déjà réalisé. Elles représentent ce qu'il y avait hier et ce qu'il pourrait y avoir demain. Ces photographies sont en quelque sorte des "souvenirs du présent" pour utiliser une expression de Clément Rosset. Le principe des œuvres à "réactiver" c'est de faire comme si celles-ci n'avaient jamais existé auparavant. De faire comme si c'était la première fois encore et encore.

S'il y a bien aujourd'hui des artistes qui utilisent la performance, comme d'autres utilisent l'invention de la photographie ou celle du ready-made, c'est en toute connaissance de cause et en sachant que celle-ci ne sera opérationnelle qu'en tant qu'élément ludique au sein d'une communication plus globale et qu'il n'y aura pas d'effets secondaires. Les traces enregistrées, s'il y en a, ne seront que des effets spéciaux recyclés dans l'œuvre elle-même. On ne cherche pas à créer un nouveau monde, mais à jouer de celui-ci en construisant des passerelles.

On a l'impression qu'il est de moins en moins nécessaire de garder des traces des œuvres, des opérations que l'on a pu réaliser ici ou là. C'est comme s'il existait une sauvegarde automatique programmée par l'institution hôte ou bien que de toute manière l'enregistrement d'une action passée ne nous est plus d'aucune utilité.

Nous n'avons pas un tel besoin de tous ces catalogues et de toutes ces photos; il y a déjà bien trop de musées pour que les artistes ressentent le besoin de tenir des archives.

Peut-être devons-nous évoluer sans casier judiciaire et sans curriculum vitae non plus. Comme des routeurs ou des glisseurs. Que quelqu'un d'autre se chargera tôt ou tard de réactiver votre proposition de jadis avec l'aisance de l'ingénuité. De l'actualiser. Les traces deviendront immatérielles, comme des esprits, des ondes que certains réussiront à capter.

On ne pourra plus culpabiliser parce que quelqu'un vous aura dit "ça a déjà été fait". Dans la logique d'une société de loisirs ce n'est vraiment pas le problème.

Il ne s'agit pas d'inscrire un geste dans l'histoire mais comme ces nouveaux groupes pop, de s'emparer de sons et de styles et pourquoi pas de comportements, de les laisser vous envahir, en disant: "à moi de les vivre maintenant".

Je m'en fous que ce soit déjà fait puisque c'est moi qui le fais maintenant et je ne sais pas ce que ça fait de le faire! C'est-à-dire que c'est important d'expérimenter une durée là où l'Histoire, la mémoire nous rapportent des instants que l'on a pas vécu. Une sorte d'apprentissage sans fin en faisant du présent son unique horizon et son économie.

En poursuivant la métaphore musicale, plus radicale encore, il y a la "jungle" qui est une musique essentiellement composée de remixages. Les morceaux empruntés (souvent à des musiciens qui sont aussi vos amis) sont entièrement refondus, décortiqués et rejoués dans l'ambiance conviviale des clubs.

Cette musique conçue généralement en direct, toujours en perpétuelle réévaluation ne donne lieu qu'à de très petites quantités de disques. C'est pourtant cette musique sans support durable qui retient l'attention des technophiles. Ici c'est l'échange qui donne sa valeur au présent.

Dans toutes ces pratiques, on sent qu'il y a une remise en cause de l'empreinte "en tant que quelque chose qui dure" parce que c'est encore une manière d'occuper et de capitaliser le temps. En d'autres termes le "partage du temps" évoqué par certains et la société de loisirs qui y seraient associés est aussi une renégociation du droit individuel à laisser une œuvre dans ce temps.

Partager le temps c'est comme renoncer une fois pour toute à l'immortalité pour vivre plus intensément le présent.

Bref on est prié de ramasser ses affaires à la fin du pique-nique. S'il y a une œuvre ou une idée qui doit absolument rester présente à notre esprit, si les monuments doivent permettre de perpétuer le souvenir de quelqu'un ou d'un événement, il faut alors les placer au cœur du dispositif d'information et les transmettre d'une manière chaude, orale. Le monument d'aujourd'hui est peut-être ce qui reste en éternel projet. Quelque chose qui flotte sur l'actualité sans jamais vouloir s'incarner.

TABLE RONDE "ART: RECHERCHE ET CRÉATION"

Premier congrès interprofessionnel de l'art contemporain, Tours, 31 octobre 96.

Quand on dit "art, création et recherche", j'ai l'impression de voir Mondrian ou Picasso au travail dans leur atelier. En effet l'œuvre de chacun de ces artistes illustre bien pour moi les termes de l'énoncé. C'est-à-dire que cette expression me fait remonter dans le temps, aux riches heures de l'art moderne.

En parcourant les journaux de ce mois écoulé, on a pu revoir la vie de Picasso sous tous ses angles et en accéléré; par exemple, sous le titre "la succession Picasso 1250 000 000 francs, l'héritage du siècle" on voit Picasso bras écartés tel un demiurge entouré d'une trentaine de ses tableaux. On sent bien que le mot "créateur" trouve ici un représentant extrême, "énorme et chaotique".

L'image de Picasso semble vouloir se confondre avec celle du "Créateur" avec un C majuscule. Cette idée de création qui serait l'expression d'une manifestation divine, est un peu caricaturale et hormis une partie de la population pour qui les artistes sont des glandeurs ou des génies, je ne pense pas que les acteurs de l'art puissent se reconnaître dedans.

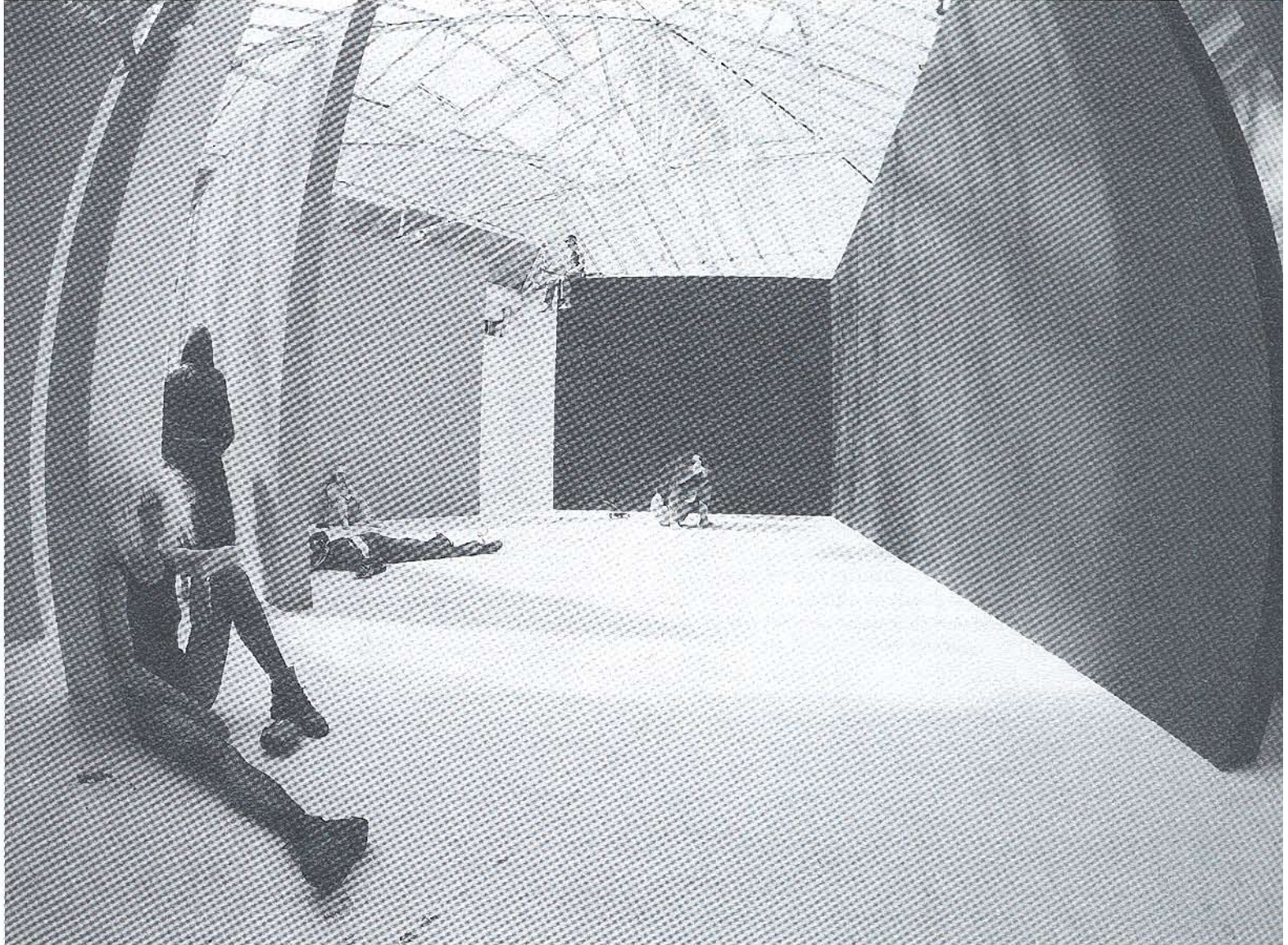
Plutôt que d'envisager la création comme une activité qui consiste à tirer quelque chose du néant, j'aimerais la considérer comme une entreprise matérielle de réconciliation avec le réel.

Le prix Nobel d'économie a été créé en 1968 pour inciter les économistes à trouver l'antidote à la crise naissante. Aujourd'hui ce prix existe toujours mais il récompense des chercheurs plutôt que des découvreurs. Car en trente ans personne n'a réellement trouvé d'antidote à la crise.

Il faut croire que la crise est un état énergétique beaucoup plus stable que la croissance ou la récession pour qu'à ce titre on envisage son étude comme une discipline susceptible d'être nobélisée.

Pour retrouver une clientèle que les restaurants quatre étoiles ont vu dangereusement diminuer, certains jeunes chefs proposent aujourd'hui des menus uniques composés des produits du marché; ils ne cuisinent que ce qu'ils trouvent le matin, le produit du jour, comme une sorte de challenge de la simplicité. A table, les quantités sont respectées, ni trop peu (il faut tout de même manger!), ni en surabondance qui risquerait de saturer le goût. C'est qu'ils ne travaillent plus sur des images, ce qu'un temps on a peut-être appelé la nouvelle cuisine, mais sur ce qu'il y a dans l'assiette, le goût de ce qu'il y a dans l'assiette. Ces chefs là, on ne les retrouve pas encore sur les plateaux de télévision, peut-être jamais d'ailleurs.

Dans "Le Nouvel Observateur", je note: "Pour cette jeune génération (de créateurs), seul le particulier est universel. Plutôt que de bâtir



Pour toutes les images:
 MAKING OFF, juin 1996
 C.C.C., Tours
 Photos: Philippe Munda

harness. It will no longer be possible to feel guilty because someone will have told you: "That's been done before". In the logic of a leisure society, this really is not the problem.

It is not a question of recording a gesture in history, but, like these new pop groups, of grabbing sounds and styles and – why not? – ways of behaving, and of letting them take you over, saying: "Up to me to experience them now".

I don't give a damn if it's been done before, because it's me who's doing it now and I don't know what the effect of doing it is!

In other words, it is important to

experiment with a period of time, where History and memory bring us moments that we have not experienced.

A sort of endless apprenticeship, by making the present your sole horizon and your economy.

If we pursue the musical metaphor, which is even more radical, there is "jungle music", which consists essentially of re-mixing. The pieces borrowed (often from musicians who are also your pals) are completely re-cast, dissected and replayed in the convivial atmosphere of clubs.

This music, which is usually made live, and is being forever re-assessed, gives rise to only very small numbers of disks.

Yet it is this music with no lasting backup that attracts the attention of technophiles.

Here, it is the exchange which gives its value to the present.

In all these activities you feel that the imprint, "as something that lasts", is being called into question, because it is another way of filling and making the most of time. In other words, the "time-sharing" referred to by some and the leisure society which are associated with it, are also a renegotiation of the individual right to leave a work in this time. Sharing time is like once and for all renouncing immortality, in order

to live the present more intensely.

In a word, please gather up your things at the end of the picnic.

If there is a work or an idea which, in an absolute sense, is to remain present in our mind, if monuments are to make it possible to perpetuate the memory of a person or an event, then they must be put at the hub of the information device and transmitted warmly and orally. Today's monument is possibly what remains as an everlasting project. Something that floats over the news, without ever trying to take form.

des grands systèmes, ces artistes scrutent les fast-food et les cages d'ascenseur. Il s'extasiaient devant les abris-bus. Tout à coup, c'est un monde nouveau qui naît du chaos". C'est que quand on a perdu quelque chose, on regarde partout, même sous des objets plus petits que l'objet que l'on cherche.

Ce sentiment d'avoir perdu quelque chose, on le retrouve chez Christian Fevret, rédacteur en chef des "Inrockuptibles":

" Notre génération a le sentiment d'arriver après la bataille, après l'histoire. Avec leurs illusions, puis leurs déceptions, les soixante-huitards ont tout brûlé derrière eux, sans aucune volonté de transmettre.

Nous sommes orphelins, privés d'un père qui aurait pu nous guider ou que nous aurions pu tuer. Face à ce manque de repères, on a recours au système D, en multipliant les groupes culturels, les tendances. Le résultat est à la fois rassurant et inquiétant parce qu'on a tendance à se recroqueviller."

Malgré ce constat un peu matérialiste, il y a quelque chose qui sonne juste: en se concentrant sur l'anodin, ou sur des tâches "rassurantes" que l'on maîtrise on arrive malgré tout à ouvrir des portes, de la même manière qu'un travail sur la respiration peut conduire à ressentir son corps et à en maîtriser les énergies.

Au lycée, on nous apprenait à négliger les frottements imperceptibles dans les problèmes de physique alors que j'ai appris plus tard que la vision actuelle scientifique du monde tient essentiellement à l'étude de ces détails. Des détails qu'il fallait dans les exercices négliger pour que la théorie corrobore les observations expérimentales.

"Il fallait cependant toujours faire une petite concession, si petite que les chercheurs oublièrent qu'elle était là, enfouie dans un coin de leur philosophie comme une facture impayée."

Dans le mince écart "négligeable" qui séparait la théorie des résultats observés, il y avait là une autre science susceptible d'expliquer bien des phénomènes naturels jusqu'ici totalement incompréhensibles. La science du chaos.

Pour les chercheurs excentriques de la côte ouest, je cite:

"La domination des abstractions brillantes de la physique des hautes énergies et de la mécanique quantique avait, selon eux, suffisamment duré (...) une chose est de prédire le produit de la collision de deux particules dans une chambre à bulles à la sortie d'un accélérateur. Autre chose est de prédire les remous d'un liquide dans la plus banale des cuvettes... La dynamique étrange d'une balle rebondissant sur une table"... par exemple. Ou le remous des bulles dans l'eau de cuisson des pâtes.

C'est un exemple, mais les éléments négligés par certains ou par toute une génération deviennent parfois l'essentiel d'une activité pour d'autres.

À Gardanne, c'est le communiste qui a emporté les élections face au front national parce qu'un sursaut républicain appuyé aussi bien par le maire de Marseille que par les socialistes a su faire le poids. Quand à l'issue de ce scrutin, Lionel Jospin déclare que ce résultat exprime un désaveu de la politique gouvernementale, un tel écart entre le commentaire et les faits laisse songeur.

N'y a-t-il pas justement dans cet écart motivé par des stratégies de plus en plus insondables le véritable sujet de la politique, ce sur quoi elle doit travailler?

Il y a ce chocolatier fou du Boulevard de la Madeleine qui s'appelle Robert Linxe. Un jour, il a décidé qu'il en avait appris suffisamment chez ses maîtres suisses et français pour se lancer dans l'aventure à son tour. Ce qu'il avait surtout appris, raconte-t-il, c'est que tous ces maîtres chocolatiers ne faisaient pas de vrais chocolats.

À son avis c'était tout au plus des gourmandises au chocolat plus ou moins raffinées. Le goût du chocolat était toujours masqué par des arômes ou du lait. Tout son travail jusqu'à aujourd'hui consiste à

travailler ce goût particulier si instable et fragile comme les grands vins. Maintenant le chocolat c'est lui.

Si je prends tant d'exemples, c'est qu'il me semble qu'il est difficile de globaliser, qu'on est obligé de tout regarder au cas par cas.

Les modèles ne se contemplent plus, il faut voir jusqu'à quel point on peut les habiter, les faire fonctionner.

Dans certaines exposition d'art contemporain, des films deviennent des partitions pour des vies possibles et non pas pour des situations fantasmées (je pense à Pierre Huyghe). A plusieurs, ils testent la fiction pour voir si elle est viable. "je veux aller jusqu'au bout en proposant aux gens une expérience, sans naïveté utopique" dit-il. Dans un autre domaine, un éditeur proposera en guise de carte d'excursion, les voyages d'Alexandra David Neels au Tibet. Une simple biographie n'est plus suffisante, on veut pister son héros jusqu'au bout du monde.

L'avant et l'après d'une exposition font l'objet d'un travail aussi important que le contenu de l'exposition elle-même. Philippe Parreno a organisé à Dijon une exposition sous la forme d'une fête dont le scénario commençait avec le départ du bus de Paris. Dans son exposition du Consortium, Rirkrit Tiravanija utilise des œuvres de la collection pour "recharger les œuvres d'art qui perdent leur énergie dans les réserves et dans les collections, à l'instar des piles laissées trop longtemps dans un appareil sans qu'il soit utilisé".

On ne peut plus se réfugier dans les images ou dans un courant de pensée pour construire un monde parfait. Chacun semble se faire un devoir d'expérimenter ses modèles, aller en amont des représentations toute faites. Ce n'est pas parce qu'une idée semble avoir déjà été énoncée qu'elle ne peut plus se prêter à de nouvelles investigations.

Dans un tel contexte, on voit bien que l'idée de création c'est surtout de faire en sorte que les choses s'adaptent au monde sans faux-fuyants. Comme pour reprendre confiance avec la réalité que l'on a trop taxée de simulation, de spectacle, de virtualité.

On demande aux œuvres de "fonctionner" non plus seulement comme des concepts bien ficelés, mais aussi bien dans les relations qu'elles entretiennent avec la société ou à l'économie.

Les artistes aujourd'hui recollent des morceaux: c'est un challenge, il faut garder l'aisance d'expression des années 70 tout en refoulant les sentiments utopiques qui font perdre de vue la réalité.

N'est valable en somme que ce qui s'adapte parfaitement au monde tel qu'il est. Ni plus ni moins.

On pourrait presque établir une analogie entre le comportement de certains artistes et celui des juges de l'appel de Genève:

"nous les juges, nous ne demandons pas de nouvelles lois, mais simplement la possibilité d'appliquer celles déjà existantes".

Nous artistes ne cherchons pas de nouveaux concepts, on veut juste voir jusqu'à quel point les utopies, les projets qui nous ont fait rêver sont viables et jusqu'à quel point on peut les adapter.

La réalité et l'imaginaire doivent pouvoir se rencontrer, non pas dans une création géniale mais dans de simples réalisations bien vivantes.

ROUND TABLE: "ART: RESEARCH AND CREATION", First Interprofessional Conference on Contemporary Art Tours, 31 October 1996

The words "art, creation and research" give me the impression of seeing Mondrian or Picasso at work in their studios. The work of each of these artists in fact offers a clear illustration for me of the terms of the statement. By which I mean that this expression makes me go back in time, to the heyday – the riches heures – of modern art.

Leafing through the past month's papers, we have had a chance to revisit Picasso's life from every angle, and in fastforward mode, as it were. For example, under the title "The Picasso Inheritance: 1,250,000,000 francs – the Legacy of the Century", we see Picasso with his arms outstretched like a demiurge surrounded by some thirty of his pictures. Here you distinctly feel that the word "creator" has found an extreme representative, at once "enormous and chaotic".

The image of Picasso seems intent on merging with that of the "Creator", with a capital C. This idea of creation, as the expression of a divine manifestation, is somewhat ridiculous and, leaving aside part of the population for whom artists are either layabouts or geniuses, I do not think that those involved with art can recognize themselves in it.

Rather than seeing creation as an activity consisting in deriving something from nothingness, I should like to see it as a material undertaking to do with reconciling reality. The Nobel Prize for Economics was introduced in 1968 to encourage economists to find the antidote to the impending crisis. Today, the prize still exists, but it is awarded to researchers rather than to people who discover new things. For in thirty years nobody has actually found any antidote to the crisis. Suffice it to think that the crisis is a much more stable dynamic state than growth or recession, so that, as such, it may be studied as a discipline eligible for a Nobel award.

In order to re-attract a clientele that four-star restaurants have seen dwindle drastically, some young chefs are nowadays offering one-off menus put together with what they find at market. Whatever they find that morning, they prepare as the produce of the day, like a kind of challenge based on simplicity. At table, servings are carefully watched – neither too little (one must

after all eat!) nor too much, because an excess might flood the taste buds. In a nutshell, they no longer work on images – producing what was once perhaps called nouvelle cuisine – but on what is in the plate – and the taste and flavour of what is in the plate. Such chefs as these have not yet cropped up on TV sets – and maybe they never will. In *Le Nouvel Observateur* I read: "For this young generation (of creative people), the detail alone is universal. Rather than construct great systems, these artists examine fast-food eateries and lift cabins. They go into raptures over bus shelters. All of a sudden, a whole new world is emerging from chaos". The fact is that when you have lost something, you look everywhere for it, even under things that are smaller than what you are looking for. We find this sense of having lost something in Christian Fevret, chief editor of "Les Inrockuptibles": "Our generation has the feeling of arriving after the battle, after history. With their illusions and their disenchantments, the people who were involved in May '68 burnt all their bridges behind them, and had no desire to hand anything on.

We are orphans, without any father who might have shown us the way, or whom we might have killed. Confronted by this lack of landmarks, we have resorted to System D, by setting up any number of cultural groups and trends. The outcome is both comforting and alarming, because we have a tendency to go into a huddle." Despite this somewhat materialistic utterance, something in it hits the nail on the head. By focusing on the trivial and innocuous, or on "comforting" tasks that are easy to master, you nevertheless manage to open doors, just as working on how you breathe can make you feel your body and control the energy flows in it.

At high school we were taught not to bother with imperceptible frictions in problems of physics, whereas, later on, I learnt that the current scientific view of the world essentially involves studying precisely such details. In our classes we had to pay no attention to these details so that theory would corroborate experimental observations. "But a small concession invariably had to be made, so small that researchers would forget it was there, buried in a cranny of their philosophy, like an unpaid bill". In the narrow "negligible" gap separating theory from observed findings, there was another science capable of clearly

explaining hitherto completely incomprehensible natural phenomena.

The science of chaos. For eccentric West Coast researchers, I quote: "In their view, the dominance of the brilliant abstractions of particle physics and quantum mechanics had gone on long enough... It is one thing to predict what happens when two particles collide in a bubble chamber when they leave an accelerator. It is another thing to predict how a liquid eddies in the most ordinary of bowls... The strange dynamics of a ball bouncing on a table... for example. Or the way bubbles rise in boiling pasta water.

This is just an example, but the elements overlooked by some, or by a whole generation, sometimes become the hub of an activity developed by others.

The elections at Gardanne were won by a Communist, who came in ahead of the Front National, because a Republican upsurge backed both by the Mayor of Marseilles and by the Socialists made the difference. When the votes were in, Lionel Jospin [leader of the Socialist Party] declared that this result conveyed a repudiation of government policy. This kind of gap between commentary and fact gives one pause. In this very gap caused by more and more unfathomable strategies, do we not find the real subject of politics – the subject which politics should be addressing? There is that crazy chocolate maker on the Boulevard de la Madeleine, called Robert Linxe. One day, he decided that he had learnt enough from his Swiss and French masters to strike out on his own. What he had learnt above all, he explains, was that none of those master chocolate makers were making real chocolates. In his view, they were making fairly refined chocolate delicacies, at best. The taste of the chocolate was always veiled by flavouring and milk. His entire work, to date, consists in developing this specific taste, which is as unstable and delicate as great wines. His name is now synonymous with chocolate.

I have given these various examples because it seems to me to be difficult to generalize, and because everything has to be looked at on a case-by-case basis. Models are no longer deliberated over. We have to see to what extent we can occupy them and make them work. In some contemporary art shows, films become scores for possible lives, and not for imagined situations (I am thinking of Pierre Huyghe). They severally test fiction to see if it is viable. "I want to take things to the limit, by offering

people an experience free of any utopian naïvety", he says. In another area, a publisher will propose the travels of Alexandra David Neels in Tibet in the guise of a tourist map. A mere biography is not enough. You can track your hero to the uttermost ends of the world. What comes before and after an exhibition represents as much work as the actual content of the exhibition itself. In Dijon, Philippe Parreno organized a show in the form of a party which started with the bus leaving Paris. In his show at Le Consortium, Rirkrit Tiravanija used works in the collection to "recharge artworks which lose their energy in stacks and collections, like batteries left for too long in a gadget that is not being used."

It is no longer possible to take refuge in images or in a line of thinking in order to construct a perfect world. Everyone seems to be intent on trying out their models, heading upstream of ready-made representations. It is not because an idea seems to have already been stated that it can no longer be used for new investigations. In this context, it is clear that the idea of creation is above all to act in such a way that things will be adapted to the world without subterfuge or prevarication. As if to regain trust in reality, which we have over-taxed with simulation, spectacle and virtuality. We require works to "function" no longer just as well wrapped concepts, but also in the relationships they have with society or the economy.

Artists today are sticking the bits back together, and this is a challenge. It is important to retain the ease of expression of the 1970s while at the same time repressing the utopian feelings which make us lose sight of reality. The only thing that is valid, in a word, is that which is perfectly adapted to the world as it is. No more, no less. We could almost set up an analogy between the behaviour of certain artists and the behaviour of the appeal judges in Geneva: "We judges are not asking for new laws, but simply the possibility of applying the laws which already exist." We artists are not looking for new concepts. We just want to see how viable are the utopias and the projects which have given us cause to dream, and to what extent they can be adapted. Reality and imagination must have a chance to meet, not in some inspired creation but in simple projects that are very much alive and kicking.